

Quelques rendez-vous avec la création ! Outre *Effigies* de Jacques Lenot, à découvrir dès lundi (le 5 mars) aux Bouffes du nord, plusieurs événements contemporains méritent votre attention. Ainsi la reprise du passionnant *Thanks to my eyes* d'Oscar Bianchi [lire [notre chronique](#) du 8 juillet 2011] à Gennevilliers (du 6 au 12) et les deux journées consacrées à Salvatore Sciaccino par le CDMC et L'itinéraire (9 et 10). Mais c'est hors Paris que les oreilles iront à la rencontre de notre temps ! À l'Opéra de Lyon (Théâtre de la Croix-rousse) pour *Terre et cendres* de Jérôme Combier (du 10 au 21), à Montpellier pour les *Figures du siècle* (10, 11 et 23) que conduira *Ethno II* de Luca Francesconi, une partition majeure de ces dernières années (à ne manquer sous aucun prétexte), au Capitole de Toulouse pour le remarquable *John Cage Project* (le 17) et à Caen pour ses *Aspects des musiques d'aujourd'hui* dont les trente printemps célèbrent les compositeurs à leur avoir été fidèles (du 20 au 25). Un peu plus loin ? Pour réentendre *Contes cruels* de Murail à Bruxelles (Palais des Beaux-arts, le 24), par exemple, ou avec *Archipel*, le festival genevois (à partir du 23 mars) ?...

Thanks to my eyes | Grâce à mes yeux opéra d'Oscar Bianchi

Festival d'Aix-en-Provence / Théâtre du Jeu de paume - 8 juillet 2011

C'est à un conte gris que convient le compositeur Oscar Bianchi et le dramaturge Joël Pommerat dont la pièce *Grâce à mes yeux*, éditée en 2003, est devenue, après traduction en langue anglaise par Dominic Glynn, l'opéra *Thanks to my eyes*, donné ici en création mondiale [lire [notre dossier](#)

(<http://www.anaclase.com/content/oscar-bianchi-thanks-to-my-eyes>).

Dans une obscurité totale commence de longs appels graves des bois. Une lumière indirecte et précise tout à la fois vient subtilement dessiner les silhouettes qui, au long de vingt-quatre scènes brèves, évolueront dans un décor discrètement évocateur. Où sommes-nous, avec ce banc en contre-jour qui semble se déplacer de lui-même, ce valet en costume rouge pailleté, aussi bien de théâtre que de cirque, ces panneaux noirs à reliefs énigmatiques,

peut-être troncs, peut-être pierre ou lave ? Les premiers mots d'un jeune adulte, Aymar : « Yes, Dad », planté devant l'intimidation d'un emphatique géniteur dont l'intrusive autorité s'appuie sur un mensonge, une *menterie*, pour parler conte.

Dans celui-ci, les femmes détiennent les clés du mystère. En usent-elles, pourtant ? La mère, dont l'extrême fatigue, fort émouvante dans sa précieuse réserve expressive, donne à penser qu'elle sait tout et préfère ne rien dire, quémant un vrai baiser d'un fils qu'elle accuse comme en rêve de n'être qu'il au lieu de devenir je – n'est-ce pas en s'emparant du prénom qu'on lui a donné, placé jusqu'à lors en miroir plutôt qu'à l'intérieur, que l'enfant tue le père ? –, un vrai baiser après lequel préférer mourir devient réalisable. Une Jeune femme dans la nuit (*A Young Woman in the Night*) déclame ses poèmes, de ceux qu'autrefois l'on put dire « visionnaires », face à Aymar qui dit les trouver beaux, « vrais », sans être cru jamais d'elle. Une Jeune femme blonde (*A Young Blonde Woman*) doit ne plus être vue, et s'en ira loin, non sans envoyer une ultime lettre qui dira tout : « Je t'écris pour te parler de quelque chose que je n'ai pas réussi à te dire la dernière fois. Tu m'as tellement souvent parlé de ton père, de sa prodigieuse carrière, de son phénoménal talent comique [...] j'ai voulu rechercher des détails le concernant, mais je n'ai rien trouvé... ».

Et voilà ! Une fée aura révélé à Aymar (condamner à aimer, avec un tel nom) son peu de sensibilité pour le théâtre, son indifférence à l'art ; une autre s'efface pour emprunter un chemin plus direct encore ; les deux peuvent disparaître : Aymar sait, Aymar c'est. De fait, le refuge vers la mère est impossible, irrémédiablement révolu : elle meurt à l'instant même où l'Homme à longs cheveux (*The Man with Long Hair*), errant subversif à hanter les contours du dire, lit la lettre fatidique. Avec la mère, il meurt pour donner naissance au je qu'elle désirait tant, un je qui jamais ne mente, qui ne soit pas « trop gentil ». Reste à l'étrange chevelu, noyé dans le costume jusqu'alors inaccessible promesse de scène, de s'en réjouir pour elle, de danser pour lui.

Chaque figure de *Thanks to my eyes* bénéficie d'une incarnation idéale. Du funambule Antoine Rigot qui, sans quitter les planches, nous mène au bord du vide (*The Man with Long Hair*), du soprano Fflur Wyn qui interroge les sentiments comme on regarde la vérité nue dans un foie sacrifié (*A Young Blonde Woman*), du soprano Keren Motseri dont les invocations noires, sur une petite scène peut-être fantasmée, annoncent un grand changement (*A Young Woman in the Night*), de la comédienne Anne Rotger, présence paradoxalement dense et gracieuse, qui compose une servante à l'atonie bouleversante (*The Mother*), de la basse Brian Bannatyne-Scott au grain généreux (*The Father*), irritant de suffisance oppressive mais aussi touchant dans un déni en perdition – « Ta mère a perdu la notion du temps. Elle dort le jour ». Avant tout, de l'incroyable Hagen Matzeit aux multiples facettes, décidément ! À rappeler le remarquable Lenz de l'opéra de Rihm [lire [notre chronique](#) (<http://www.anaclase.com/chroniques/jakob-lenz>) du 11 avril 2006], le convaincant Rodrigo tout dernièrement [lire [notre chronique](#) (<http://www.anaclase.com/chroniques/innaldo-renaud>) du 21 mai 2011], l'on s'y perdrait, tant insoupçonnables semblent les possibilités expressives de cet artiste magnifiquement engagé dans chacun des rôles qu'il aborde, engagé par la pensée, par l'être, du dedans toujours, laissant se métamorphoser regard et corps.

Les demi-teintes du secret sont celles d'Eric Soyer qui signe la scénographie et ses lumières, avec cette délicatesse rare qui partage le souffle dru de Joël Pommerat, metteur en scène, et le flux faussement fragmenté, le halètement accoucheur de la partition d'Oscar Bianchi. Au pupitre, Franck Ollu soigne chaque détail, de la caresse à la mise en doute, servant, avec ses efficaces complices de l'Ensemble Modern – décidément proche de l'opéra en ce moment [lire [notre chronique](#) (<http://www.anaclase.com/chroniques/make-no-noise-silence>) du 2 juillet 2011] –, la grande poésie de cet opus chambriste. Ne vous en privez pas, surtout : *Thanks to my eyes* est retransmis durant une centaine de jour sur le site *Arte Live Web*.



© elisabeth carecchio